

Fragments de théâtre

Lo miralhet/La comédie du miroir

« L'action se passe dans un mas perdu du Languedoc, il y a quelques siècles ». Trois personnages : Silon, le père « vièlh maselièr barbut », Mia « sa femna, vièlha », Cendroseta, « sa filha, polideta ». Le père rapporte un jour de la ville un objet dont l'usage est inconnu de tous, un petit miroir rond. Chacun des personnages s'y découvre successivement, sans reconnaître sa propre image... Le miroir finit brisé et la famille profondément troublée.

« Faute d'y découvrir sa propre image, écrit Jean-Claude Forêt, chacun découvrira dans ce miroir son désir inconscient, d'autant plus aisément identifiable qu'il sera attribué à quelqu'un d'autre. Le vieux Silou croit voir son père à l'âge de sa mort, et cette présence paternelle retrouvée le reconforte et le rassure. Identification accomplie ou immaturité affective d'un éternel adolescent orphelin ? Mia s'imagine qu'une sorcière, vieille et laide, a enchanté son mari par des sortilèges. Bel exemple d'exécration de soi et de son désir. Comme si sa mère lui avait donné l'idée de ce désir incestueux, Cendrousette s'étonne qu'une aussi jeune fille cherche à séduire son père, mais elle exprime aussi l'envie d'une amitié avec cette belle inconnue. Le miroir reflète donc une vérité d'autant plus lucidement contemplée qu'elle est décalée sur l'image d'un inconnu ». Auteurs en scène, « Max Rouquette ou la tentation théâtrale », p. 23.

Dans l'extrait suivant, scène III, le père (Michel Cordes) cherche à s'isoler pour parler en toute quiétude à l'image supposée de son père dans le miroir. Mais il n'échappe pas aux regards de sa fille (Isabelle François), à la fenêtre et de sa femme (Myriam François) qui passe se doutant de quelque chose... Ce soliloque a quelque chose de dérisoire, souligné par le surnom péjoratif de « Parla-Solet/Parle-Seul » que lui adresse sa femme, et d'émouvant à la fois : toute la tendresse des souvenirs d'enfance et l'amertume des frustrations de la vie s'y expriment avec naïveté. Il y a quelque chose d'inexorable et de mécanique dans le drame, qui rend les personnages comiques et pitoyables. Chacun, sous le regard des deux autres, parlera sans le reconnaître à son reflet. Aucune explication ne leur sera accordée in fine. Ils restent tous prisonniers de leur illusion.

La luna de veire

Silon, quand es plan segur que degun l'espicha pas, sortís de la pòcha un miralhet, tot redond, e se vai assetar sul banc dau mas, davant la pòrta. Tot risolejant, lo miralhet sarrat au cròs de la man, lo sarra de sa cara vièlha.

SILON (*mesclant lagremas e rire*): O! quau me l'auriá pas dich! Que te tornariái veire! Que me vendriás espia aquí, aquí... dins aquela luna de veire... e me risolejar... O! banhar tos uòlhs de lagremas... pas qu'a me veire plorar... O! quand lo Mèstre me l'a bailat, cresiái que se trufava de ieu. Quant poder aquel òme!

Aquí Cendroseta se vai a la fenèstra nauta, que mitat clinada espicha lo paire curiosament.

Mas per de qué siás estat tan long? sens non jamai res me dire, sens ensajar de te mostrar un pauc? Quau me l'auriá pas dich que te tornariái veire! Me sembla que siái encara un dròlle, quand me fasiás sautar suls ginolhs, que me contavas las sornetas de Joan de l'Orsa... O! as pas cambiat! M'espia totjorn amb aqueles uòlhs bons, amb aquela cara qu'un jorn s'èra despartida de nautres, e semblava que se siaguèsse apri-gondida au fons dau temps... N'ai plorat mai d'un còp, quand ère sol...

Mia atravèrsa lo davant dau mas. Silon, forra-borra, rescond lo miralh dins sa man.

MIA: De qu'es qu'as dins la man, monsur Parla-Solet?

SILON (*geinat*): Ieu? Res, deu èstre una espinha d'arronze qu'ai arrapada en camin... Ont vas?

MIA: O veses ben... Vau pas cantar Vèspras. Vau arribar los polhs e los estremar.

SILON: Despacha-te!

MIA: E per de qué? Per de qué? Es temps...

SILON: Temps o pas temps, siam pas a prètz-fach.

Entre que Mia es sortida, Silon espia se l'arregarda pas, e torna espia lo miralhet.

SILON: S'es enanada... A! siás encara aquí, ara te garde. Sabe qu'aquò es per ieu que siás tornat. Serai pas pus sol. Despuòi que partiguères, sentissiái qu'ère lo darrièr. Aquò es grèu lo pes d'un ostal e d'un aver, quand tot se pausa sens tu, quand sabes pas a quau anirà un jorn aquel ostal coma aquel ben. Tu, n'ères segur. Sabiás que l'ostal aniriá de contunh, e qu'après tu, sempre i auriá lo carrau dins la rega. Ieu, ai pas qu'una filha; e una filha, coma un capelan, sap pas jamai ont anirà manjar son pan. Pense dau jorn ont, coma tu, m'expandirai... Èra una nuòch, èra un grand freg, per ieu, ton silenci, ton abséncia... O! coma as pas cambiat... aquel rec que te davalava dau canton de l'uòlh au plec de la boca, l'as totjorn... Non, dirai res. D'ont vènes, se deu pas parlar. Çò que ven dau secret deu demorar un secret. Vòle pas perdre ta cara. Te vòle pas tornar rendre a la nuòch.

Lo miralhet, Scèna III, IEO, 1985.

La lune de verre

Silon, quand il est bien sûr que personne ne le regarde, sort de sa poche un petit miroir, tout rond, et va s'asseoir sur le banc du mas, devant la porte. En souriant, le miroir au creux de la main, il l'approche de son visage vieilli.

SILON (*mêlant le rire aux larmes*): O ! qui m'aurait dit ça ? Que je te reverrais ? Que tu viendrais me regarder, ici, ici... dans cette lune de verre... et me sourire. O ! mouiller tes yeux de larmes... rien qu'à me voir pleurer... O ! quand le maître me l'a donné, je croyais qu'il se moquait de moi. Quel pouvoir il a, cet homme !

Là, Cendrousette va une fenêtre haute, et, à demi penchée elle observe le père curieusement.

Mais pourquoi as-tu été si long ? Sans jamais rien dire, sans essayer de te montrer un peu ? Qui m'aurait dit que je te reverrais ? Il me semble être encore un enfant, quand tu me faisais sauter sur tes genoux et que tu me racontais les sornettes de Jean de l'Ours... O ! tu n'as pas changé ! Tu me regardes toujours avec des yeux pleins de bonté, avec ce visage qui un jour s'était séparé de nous, et qui semblait s'être engloutie au fond du temps... J'en ai pleuré plus d'une fois, quand j'étais seul...

Mia traverse la cour devant le mas. Silon, brusquement, cache le miroir dans sa main.

MIA : Qu'est-ce que tu as dans la main, monsieur Parle-Seul ?

SILON (*gêné*): Moi ? Rien... ça doit être une épine de ronce que j'ai attrapée en chemin. Où vas-tu ?

MIA : Tu le vois bien... Je ne vais pas chanter Vêpres. Je vais nourrir les poules et les enfermer.

SILON : Dépêche-toi

MIA : Et pourquoi ? Pour quelle raison ? J'ai bien le temps...

SILON (*sortant*): Temps ou pas temps, nous ne sommes pas à la tâche.

Pendant que Mia est sortie, Silon regarde si elle ne l'observe pas, et regarde à nouveau le miroir.

SILON : Elle est partie... A ! tu es encore là... maintenant, je te garde. Je sais que c'est pour moi que tu es revenu. Je ne serai plus seul. Depuis que tu es parti, j'avais le sentiment d'être le dernier. C'est lourd le poids d'une maison et d'un troupeau, quand tout repose sur toi, quand tu ne sais pas à qui ira un jour cette maison en héritage. Toi, tu étais sûr, tu savais que la maison continuerait à marcher, qu'il y aurait toujours le creux dans le sillon. Moi, je n'ai qu'une fille, et une fille c'est comme un curé. Elle ne sait jamais où elle ira manger son pain. Je pense au jour où, comme toi, je m'étendrai... C'était une nuit, c'était un grand froid pour moi, ton silence, ton absence... O ! tu n'as pas changé... Ce sillon qui descendait du coin de l'œil au pli de la bouche, tu l'as toujours... Non, je ne dirai rien... D'où tu viens, on ne doit pas parler... Ce qui vient du secret doit rester secret. Je ne veux pas perdre ton visage. Je ne veux pas te rendre à la nuit.

Lo miralhet, Scèna III, IEO, 1985.. La comédie du miroir, traduction de Claire Torreilles.